

Avant-propos

Le descriptif, sujet « bateau », sujet rebattu ? Tout au contraire. Le sujet est sans doute faussement simple, faussement naïf, et le colloque qui s'est tenu à Paris3 en 2003 cherchait à poser la question sous un angle polémique.

La première difficulté est d'extraire le descriptif de la gangue de la description. On a trop souvent tendance à penser que la description a vécu ses heures de gloire – celles du roman réaliste, du roman victorien. La description serait une pratique désuète, ou bien, pour ceux qui s'y adonnent encore, elle se donnerait comme activité nostalgique, regardant vers un temps où l'on aurait cru à la mimesis. Encore faut-il s'entendre sur ce que signifie le terme de « mimesis » : il n'est pas sûr qu'aucun des auteurs dits « naturalistes » aient jamais cru en la possibilité d'offrir un parfait décalque de la réalité, sans distance et sans réflexion. Car la description naturaliste elle-même incluait une réflexion sur les limites et les modalités de sa pratique, déjà consciente qu'elle fabriquait son objet plus qu'elle ne le reproduisait. La description cependant, à l'ère du soupçon qu'est l'époque moderniste et post-moderne, s'élabore comme méta-réflexion sur ce topos fondamental. Si certains font endosser au naturalisme une lecture innocente de la mimesis, le concept de mimesis lui-même peut être interrogé, comme l'ont fait les traducteurs de la *Poétique* d'Aristote qui ont proposé de remplacer le terme d'« imitation » par celui de « représentation ». Cette posture méta-réflexive peut prendre le ton de l'ironie, ou de tout autre mode désabusé. Et elle implique un changement de point de vue, dans la mesure où la description contemporaine, dans sa pratique critique d'elle-même, s'intéresse moins à ce qu'elle dit du monde qu'à la manière dont elle le dit : à son faire et à ses modalités – ce en quoi elle glisse de *la description* au *descriptif*. La description n'est pas morte pour autant : il en subsiste toujours des bribes qui s'insèrent dans le texte sous quelque autre modalité, ce que Hubert Teyssandier nomme le « reste descriptif ». C'est ce « reste » qui doit faire l'objet d'une attention toute particulière.

La description était un lieu reconnaissable du texte – topos au sens strict : Philippe Hamon a largement documenté tous ses procédés démarcatifs et stylistiques : marqueurs d'ouverture, indication du personnage « porte-regard », opérateurs de visibilité tels que la fenêtre et le miroir, toutes stratégies dont de nombreux articles ici rassemblés se font l'écho. Le descriptif, quant à lui, est plus diffus, et ses limites sont moins immédiatement assignables : il brouille les pistes et surgit là où on ne l'attend pas, déplaçant les frontières entre narration et description. Le descriptif n'est pas topos mais procès d'écriture, il ne se désigne pas, il s'éprouve. A partir de là, il devient impossible de penser le descriptif sans le narratif, et vice versa. Il s'insère dans des lieux qui n'ont rien à voir avec la description, et offre des *effets* de description dans ce qui n'est plus *une* description.

Dans le même temps que ses fonctions changent, ses enjeux se déplacent, vers la question de l'écriture. La possibilité de faire surgir le monde, qu'encourageait la description, semble se dérober ; prenant le pas sur la description, le descriptif en vient à interroger les limites du représentable et du dicible. Aussi le descriptif trouve-t-il le moyen de rendre compte des résistances du réel à se formuler, d'étendre les possibilités du dire, de gagner du terrain sur l'indescriptible.